



« TURBULENCES PACIFIQUES », UN LIVRE DE 2005 POUR MIEUX COMPRENDRE LA VIE POLITIQUE DE 2011

LORS DE LA PARUTION du livre *Turbulences Pacifiques*, TPM en a rendu compte par deux fois (n° 176 et n° 178 avec un article de Patricia Bennet). Ce livre rapporte les souvenirs que Jean Fasquel, haut fonctionnaire de l'Éducation nationale, a gardé de ses séjours dans les territoires que la France a possédés en Océanie (les Nouvelles-Hébrides comprises).

Il paraît utile aujourd'hui de revenir sur cet ouvrage trop peu connu car il jette, entre autres, un regard pertinent sur les rapports entre les représentants de l'État et les dirigeants de la Polynésie française.

Pour présenter l'auteur, nous citons l'article de Patricia Bennet :

« Qui est Jean Fasquel ? Au départ un inspecteur de l'enseignement primaire, ancien professeur de lycée, spécialiste de linguistique. Dès son arrivée en outre-mer, il s'est passionné pour la langue et les coutumes des pays où il a travaillé. Après avoir été sept ans professeur au lycée de Moroni, Grande-Comore, il fut nommé directeur de l'enseignement à Mayotte de 1976 à 1978, puis directeur de l'enseignement français du condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides en passe de devenir le Vanuatu (1978-1981), premier vice-recteur de Wallis et Futuna (1978-1981). Il repartit en France où il exerça les fonctions d'inspecteur d'académie dans deux départements de la région Rhône-Alpes et il songeait à prendre sa retraite quand on lui proposa de devenir Directeur des enseignements secondaires en Polynésie française, poste qu'il rejoignit en novembre 2000 ».

Les lecteurs de l'ouvrage trouveront de multiples aspects passionnants. En ce qui nous concerne, relire ce livre dans le contexte politique actuel est un régal et surtout, il permet de jeter un éclairage sur de nombreux faits de l'actualité.

Ministre local versus vice-recteur

Ainsi, l'opposition qui s'est développée sous le gouvernement Tong Sang et amplifiée sous le

gouvernement actuel contre la personne (et les décisions) du vice-recteur trouve son explication dans la complexité parfaitement décrite des compétences partagées entre l'État et le pays en matière d'Éducation (p. 157 à 182). Si nous ne pouvons qu'inciter les lecteurs à prendre connaissance des pages sur le sujet, nous livrons quelques extraits écrits sur les comportements des fonctionnaires d'État (dont il ne généralise jamais les défauts) mis à disposition du pays :

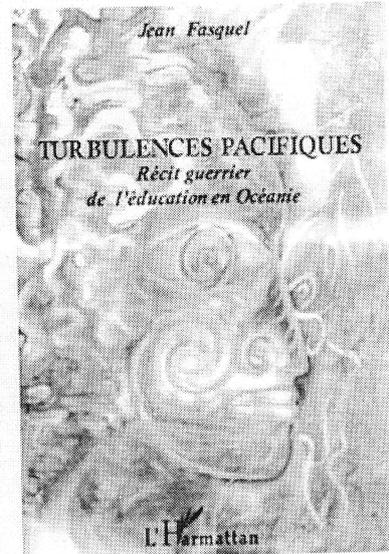
« *Sommes-nous vraiment les Occidentaux arrogants, les Jacobins impénitents dont certains d'entre nous, trop nombreux, donnent ici l'image ? Il s'agit probablement de la variante tropicale de l'incorrigible mépris de qui se considère au centre, à l'égard de la périphérie...* » (p. 136).

« *Il est plus facile de se poser au nom de l'État en censeurs des collectivités territoriales, que d'apprendre à travailler avec elles, à affronter la difficulté des négociations pour ouvrir au développement local, en complémentarité* » (p. 137).

« *[Les initiatives du vice-recteur] risquent d'interférer rapidement avec le domaine de compétence du ministre territorial, lequel le fait savoir sans détours, vu l'enjeu politique* » (p. 164).

« *Le ministre territorial de l'Éducation s'irrite toujours davantage de voir s'accumuler des avancées statutaires en faveur d'une large autonomie, sans que cela se traduise par l'allègement du contrôle rapproché de son action* » (p. 166).

« Les trente années d'expériences nucléaires, où l'intense activité du renseignement militaire a contaminé de manière étonnante la société civile, en un concentré de surveillance mutuelle, de médisance et de chicanes aggravé par l'étroitesse du milieu »



L'expérience de J. Fasquel lui fait écrire : « *jusqu'à une période récente, [l'idée était répandue] que l'État n'avait pas renoncé à agir directement dans le domaine de compétence transféré au Territoire* » (p. 168). L'actualité semble montrer que certains, dans les sphères de l'État, n'ont pas renoncé à rogner l'autonomie.

Explication des chicanes

Pour J. Fasquel, « *les tensions ne sont dues au hasard* ». Son interprétation est audacieuse, mais revêt des faits que malheureusement les autonomistes refusent souvent de reconnaître :

« *Les trente années d'expériences nucléaires, où l'intense activité du renseignement militaire a contaminé de manière étonnante la société civile, ont transformé la Polynésie en un concentré de surveillance mutuelle, de médisance et de chicanes aggravé par l'étroitesse du milieu. Les personnels de l'Éducation ne sont pas tous épargnés, hélas, par ce virus... Précisons pour l'équité que ce constat est parfaitement réciproque et que barbouzes territoriales s'ébattent régulièrement dans les mêmes marigots. Bref, il y a de l'ambiance* » (p. 166).



Chasseurs de primes versus humanistes (ou Hiro Tefaarere a-t-il bien visé ?)

L'auteur ne néglige pas l'usage de quelques formules-chocs. S'il apprécie les fonctionnaires expatriés qui se mettent immédiatement en quête de comprendre comment vit le pays et comment les habitants et en particulier les enfants scolarisés réagissent devant les apports de la culture occidentale, J. Fasquel glisse :

« Le niveau élevé des rémunérations fonctionne comme un filtre à concentrer en Polynésie les chasseurs de prime davantage que les grands humanistes » (p. 181).

Débat sur la colonisation

L'ambiguïté des sentiments des Polynésiens à l'égard de la colonisation ressort admirablement de l'analyse de Jean Fasquel et complète celle de J.-M. Le Clézio que nous évoquons dans notre article du mois d'août (1) :

« La majorité des Polynésiens sont très accueillants mais nous considèrent comme des étrangers, dans un système néo-colonial qui n'en finit pas de finir. Quelle que soit l'apparente nonchalance de la plupart d'entre eux sur ces questions, ils ne supportent pas, viscéralement, d'être encore colonisés. Emportés peu à peu par une société de consommation qui les rend totalement dépendants de l'aide extérieure, ils se résignent à cette fatalité mais en souffrent. Ont-ils le choix ? Une telle situation est dangereuse : ou elle reste moralement supportable, ou la colère irraisonnée prendra le dessus... » (p. 151).

En entendant les opposants à la réinscription de la Polynésie sur la liste des territoires à décoloniser (à quelques exceptions près) on pouvait imaginer que leur refus était embarrassé. Certains laissaient même entendre qu'il aurait fallu consulter les Églises, discuter plus longuement avec des experts de l'ONU, voire se donner pour objectif la recherche d'un « destin commun ». On a même entendu les autonomistes reprocher à Oscar Temaru de ne pas parler assez fort à l'État ! Jusqu'à quand les Polynésiens et leurs dirigeants supporteront l'État en raison des avantages matériels qu'ils en retirent ? Dans son intervention du 18 août, Éléonore Parker a souligné combien l'argent déversé par l'État ne pouvait pas acheter la conscience des Polynésiens.

Quand Gaston Flosse craint la dictature d'Oscar Temaru

J. Fasquel écrit à propos de G. Flosse :

« Le président de la Polynésie [avant 2004] était tellement présent sur tous les fronts, polarisait si puissamment l'ensemble de la vie sociale et politique pour ou contre lui, que nul n'échappait à son emprise. Ceux qui étaient aux affaires vivaient dans la dépendance obsessionnelle de son regard » (p. 186-187).

Voudrait-on aujourd'hui oublier cette réalité d'un temps pas si lointain ? Voudrait-on oublier que des rapports de la Chambre territoriale des comptes et des procès en cours jettent une lumière crue sur les pratiques de cette époque ?

Rois, chefs et manahune : une société inégalitaire par essence ?

L'auteur raconte les débuts de la colonisation et les combats qui permirent à « quelques petits chefs » d'émerger en une aristocratie qui dure encore « à travers certaines grandes familles métisses appelées les demis », « Dans une société qui reste très hiérarchique, chacun se souvient de ces lignées, et la morgue de certains descendants, plus royaux par l'hérédité que par la puissance de l'esprit, en témoigne d'une façon qui agace parfois ».

Faudrait-il en déduire que la société polynésienne est inégalitaire par essence ? J. Fasquel espère encore des transformations : « l'action sociale pour améliorer les conditions de vie au fond des vallées, et surtout le rôle d'ascenseur social que saura jouer l'école, auront une importance décisive pour l'équilibre futur ».

On peut être optimiste car « le mal-être de certains méfis s'exprime juste avec assez d'humour pour qu'on puisse espérer des solutions de compromis » (p. 143).

L'enseignement du reo maohi

Le linguiste qu'est J. Fasquel s'est beaucoup intéressé à l'enseignement des langues locales et a laissé une œuvre importante sur le Territoire (voir l'article de Patricia Bennel). Il montre qu'il s'agit

« Emportés peu à peu par une société de consommation qui les rend totalement dépendants de l'aide extérieure, ils se résignent à cette fatalité mais en souffrent. Ont-ils le choix ? Une telle situation est dangereuse : ou elle reste moralement supportable, ou la colère irraisonnée prendra le dessus... »

SOCIÉTÉ

d'un véritable drame qui explique que trop d'enfants abandonnent les études rapidement. Il y aurait de la part de trop d'enseignants des résistances à l'adaptation du système éducatif :

« Ceux qui se considèrent avant tout comme les garants de l'orthodoxie nationale, même s'ils sont mis à la disposition du ministre territorial, ont tendance à se détourner d'une adaptation bien tempérée du système éducatif, comme si le moindre changement était une atteinte à la valeur nationale des diplômés » (p. 172).

Il cite J.-M. Le Clézio qui critique le regard arrogant des Occidentaux sur les langues et les cultures issues de l'oralité (p. 215). Mais c'est surtout la croyance très ancrée chez certains que la Polynésie c'est la France et que, par conséquent, le français seul vaut d'être mis en première ligne. J. Fasquel a des mots très durs :

« En de nombreux pays, les français est apprécié pour ses qualités intrinsèques, poétiques, romanesques, pour sa clarté dans l'expression des concepts et sa puissance métaphorique. Mais seuls les peuples qui n'ont pas été colonisés par la France, ou se sont libérés par leurs propres forces, le pensent et le disent sans réticence » (p. 216).

In fine, un tel livre est un véritable trésor pour faire découvrir ou redécouvrir comment comprendre le pays. Même (et peut-être surtout) les natifs de ce pays arriveront à se comprendre eux-mêmes et ainsi à bâtir la société que le pays mérite.

Jean-Marc REGNAULT

Jean Fasquel, *Turbulences pacifiques. Récit guerrier de l'éducation en Océanie*, L'Harmattan, 2005, 242 p., ISBN 2-7475-9300-2

1- Jean-Marie Le Clézio avançait une explication psychologique au fait qu'après « la violence de la conquête » coloniale, les habitants des îles (il citait notamment la Polynésie parmi d'autres) tentaient de jeter un voile sur cette période : « Ils ont connu des viols et des crimes si insupportables, si exécrables, qu'il fallait bien, à un moment de leur histoire, que leurs habitants [des îles] détournent leur regard et réapprennent à vivre, sous peine de sombrer dans le nihilisme et le désespoir ».

MOOREA COURSIER

Plus qu'une course, un service !
Votre coursier sur Moorea et Tahiti
pour toutes vos livraisons
et démarches administratives

780 320

Tél / Fax : 56 47 15